



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

1 | 2005

Varia

L'Antiquité après l'Antiquité : parcours et détours d'un projet éditorial

Pascal Payen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1245>

DOI : [10.4000/anabases.1245](https://doi.org/10.4000/anabases.1245)

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2005

Pagination : 5-13

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Pascal Payen, « L'Antiquité après l'Antiquité : parcours et détours d'un projet éditorial », *Anabases* [En ligne], 1 | 2005, mis en ligne le 01 septembre 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1245> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.1245>

L'Antiquité après l'Antiquité: parcours et détours d'un projet éditorial

PASCAL PAYEN

LA NAISSANCE d'une nouvelle revue, dans un champ scientifique déjà largement balisé par des périodiques spécialisés, nombreux et reconnus, demande quelques mots d'explication. *Anabases* est la revue d'un réseau de chercheurs, constitué autour d'une équipe scientifique qui consacre ses travaux aux traditions issues de l'Antiquité et à leurs modes de réception. En somme, à ce qu'il advient de l'Antiquité après l'Antiquité.

Jamais, en effet, le rapport à l'Antiquité n'a cessé de faire partie du présent, des présents. Nos identités, autant que nos marginalités d'hier et d'aujourd'hui se sont progressivement construites en puisant dans de multiples héritages issus des civilisations anciennes – grecques, romaines, mais aussi, sans exclusive, orientales, berbères, ibères, celtes –, qui ont contribué et contribuent encore à façonner nos cultures et nos manières de penser la politique, l'histoire, l'art, la religion, la philosophie, le droit. La démarche qui sous-tend ce projet est résolument éloignée de deux voies qui ont longtemps occupé, sous la forme d'une série d'hypothèses opposées, le champ d'analyse des liens entretenus par la modernité avec l'Antiquité, alors réduite, le plus souvent, à sa dimension classique. *Anabases* ne propose donc pas de réactiver la querelle entre adversaires et partisans d'un retour à l'Antique, les premiers attachés à une vision positiviste de la culture, les seconds, au contraire, ne concevant de modernité qu'adossée aux valeurs morales des Anciens; les uns épris de science, les autres d'esthétique. Il ne saurait non plus être question de poser les problèmes en termes d'oubli de l'Antiquité, de rupture, de perte, de décadence, de «passé dépassé», et nous ne privilégierons pas davantage l'idée d'un *continuum* entre les Anciens et les Modernes, d'une origine qui se serait transmise toujours égale à elle-même, d'une source d'autorité ou de pouvoir, ni d'un rapport d'admiration, à la manière de Cicéron, qui, selon Plutarque, «disait par exemple d'Aristote que c'était

un fleuve qui charrie de l'or, et des dialogues de Platon que, si Jupiter est doué du langage, c'est ainsi qu'il parle»¹.

La démarche d'ensemble qui sera privilégiée, loin de tout passéisme et de toute glorification nostalgique du classicisme, sera par conséquent transversale et comparatiste, selon trois modalités, de manière à toujours solliciter dans la réflexion le double registre des Anciens et des Modernes, consubstantiel à une meilleure compréhension des enjeux du présent, quel que soit le moment ou le problème historique considéré:

– les interférences seront explorées, tout d'abord, entre disciplines, telles que l'histoire, la philologie, l'archéologie, la philosophie, l'histoire des religions, de l'art, de la littérature, de la musique, etc.;

– les comparaisons interviendront, ensuite, entre aires culturelles: Méditerranée et Orient anciens, Europe chrétienne, monde musulman, hébraïsme et judaïsme, etc.;

– les liens seront tissés, enfin, entre périodes, depuis l'Antiquité jusqu'au très contemporain, en passant par Byzance et le Moyen Âge, avec leurs «Renaissances», par l'humanisme, les temps modernes et les révolutions, par les constructions du temps vécu et raconté.

Une telle perspective reflète les spécialités complémentaires des chercheurs qui composent le réseau réuni au sein d'É.R.A.S.M.E. – Équipe de recherche sur la Réception de l'Antiquité: Sources, Mémoire, Enjeux –. L'ambition intellectuelle qui a fédéré énergies et initiatives depuis plusieurs années a pris appui sur les méthodes, les questionnements, les parcours historiographiques et l'érudition propre à chaque domaine du savoir, mais sans faire de la discipline une forteresse ou un refuge accessible à la seule communauté des spécialistes. Une telle démarche a ainsi fait apparaître combien, pour appréhender la diversité et la complexité des références à l'Antiquité, l'approche transdisciplinaire était de nature à renouveler questions et problèmes. Réunir, autour de projets élaborés collectivement, historiens, philologues et littéraires, linguistes, philosophes, historiens du droit ou de l'art, musicologues, tous spécialistes de domaines et de périodes différentes, permet de dégager des convergences, de signaler des parentés et de reconstituer des transmissions, mais aussi et plus encore de mettre au jour des problématiques et des modes d'analyse inédits. L'étude des parcours par lesquels les héritages des civilisations anciennes ont fait l'objet de redécouvertes, de transformations, d'enjeux conflictuels ou d'appropriations plus apaisées invite à pratiquer le croisement entre les différentes disciplines des sciences humaines et sociales.

Le titre retenu, *Anabases*, est associé aux réalités et à l'imaginaire du voyage, mais aussi à la rencontre des civilisations, d'abord dans les traditions grecques du périple d'Hécateé de Milet, de l'enquête – ἱστορίη – d'Hérodote, du récit de Xénophon, rapportant, dans l'*Anabase*, l'expédition d'un groupe de mercenaires hellènes, engagés

¹ Plutarque, *Vie de Cicéron* 24, 5.

au service des Perses, qui errent dans un Orient à la fois proche et exotique. *Anabases* sera fidèle à l'esprit d'observation et d'enquête des premiers voyageurs et historiens grecs, engagés par l'écriture, selon la représentation qu'ils donnent eux-mêmes de leur activité, dans une errance ordonnée, indissociable d'une intention de connaissance de l'Autre et de ses traditions, indissociable aussi des difficultés qu'eurent les civilisations anciennes à comprendre et à accueillir les cultures périphériques et marginales et à en recevoir les héritages. Ce projet s'apparente donc aussi, dans une certaine mesure, à celui d'Alexandre, arpenteur gréco-macédonien de l'Orient et dépositaire, dans l'histoire et dans l'imaginaire collectif, d'un legs culturel, que nous a transmis Arrien, dans son *Anabase d'Alexandre*, au II^e siècle de notre ère, sur le modèle de Xénophon. *Anabases* est encore en relation de connivence avec le tour de l'Europe accompli par Érasme, à partir de 1492 jusqu'à sa mort, en 1536, pour apprendre, enseigner, étudier, traduire, diffuser tout ce qui vient des Anciens, afin de mieux être homme, «soldat», citoyen, savant de son temps, au service de son temps. D'Utrecht à Londres, de Paris à Venise, de Rome à Louvain et à Bâle, ses œuvres et ses idées posent, à partir des Anciens et à leur contact permanent, mais aussi dans un dialogue toujours renouvelé avec les autres humanistes ou leurs adversaires, la question de la transmission, de la circulation et de la mutation des cultures. Tels sont les contenus et les parcours mentaux qui sous-tendent l'architecture de cette revue, et que le lecteur retrouvera dans chacun des deux numéros annuels.

Trois orientations principales, qui se recoupent partiellement, guident notre réflexion sur ces thématiques: elles correspondent aux trois premières sections de la revue, destinées à accueillir articles et études. Leur présentation constitue ce qu'il est permis d'appeler la charte scientifique d'*Anabases*.

1. «Nous sommes des nains sur des épaules de géants»: *Traditions du patrimoine antique*

Une section privilégiera les questions de transmission et de réception des textes, la mise en place d'autorités, mais aussi la valorisation du patrimoine artistique par la tradition muséologique et musicologique. Les sociétés et les cultures nourrissent avec l'Antiquité des rapports en forme de palimpseste, qui ont laissé des traces plus ou moins difficiles à repérer et à interpréter. Ce phénomène s'inscrit dans des institutions et des formes de sociabilité savante étendues à toute l'Europe et sur le temps long.

Des travaux récents ont montré, en effet, que, contrairement à un préjugé tenace qui associe l'«humanisme» occidental au seul XVI^e siècle, la période médiévale, certes avec plus ou moins d'exactitude, n'a pourtant jamais oublié l'Antiquité. César, Cicéron, Virgile, Ovide, Tacite sont recopiés et étudiés, et pas seulement dans les monastères. Rares, il est vrai, sont les auteurs grecs connus en Occident, au sortir de l'Antiquité, hormis Flavius Josèphe, dont les *Antiquités judaïques* et la *Guerre des Juifs* sont traduits en latin depuis le VI^e siècle, à l'initiative de Cassiodore, au monastère de Vivarium. Cet élan du Haut Moyen Âge, bloqué par la dislocation de l'Empire à la

mort de Charlemagne, reste un idéal qu'exprime le motif de la *translatio studii*, repris au XII^e siècle par Chrétien de Troyes, dans son roman *Cligès* (v. 28-4): la science, née en Grèce, passée à Rome, est parvenue en France. Pour Bernard de Chartres, le progrès humain repose sur l'héritage des Anciens: «nous sommes des nains sur des épaules de géants».

Or si l'on inscrit l'étude de ce phénomène dans une perspective comparatiste, le regard doit se tourner aussi vers Byzance, où – le fait est trop connu pour qu'on y insiste – le legs de l'Antiquité grecque perdure et se transforme. L'analyse ne doit-elle pas se déplacer alors vers les XIII^e-XV^e siècles, en ces temps où s'amorcent les échanges entre Orient et Occident fondés sur la tradition classique? En effet, la guerre de Cent ans (1337-1453) donne naissance à une nouvelle génération d'intellectuels, universitaires, clercs de cour, principalement issus des chancelleries, qui favoriseront une réunification des héritages latin et grec. À partir du XIV^e siècle, le grec passe en Italie. On connaît la passion de Pétrarque et de Boccace pour les manuscrits grecs; à l'invitation du chancelier de Florence Coluccio Salutati, l'érudit byzantin Manuel Chrysoloras ouvre le premier cours de grec en Occident (1396-1397). Au XV^e siècle, les manuscrits sont recherchés, copiés, les œuvres traduites à l'initiative de mécènes tels que Nicolas V, Alphonse d'Aragon ou les Médicis, et grâce aux efforts de philologues comme Lorenzo Valla. L'imprimerie permet une diffusion des textes, œuvres originales latines et traductions latines des Grecs d'abord, puis auteurs grecs dans leur langue dès la fin du XV^e grâce aux efforts d'Alde Manuce à Venise, chez qui Erasme séjourne d'octobre 1506 à août 1508 et approfondit sa connaissance du grec. C'est le moment où le grec franchit les Alpes. Les hellénistes – philologues, imprimeurs, savants – se retrouvent dès lors en France, à Lyon et à Paris notamment, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, aux Pays-Bas.

Quels furent les lieux, les personnes, les milieux, les cercles qui ont recueilli et diffusé l'héritage classique? Leur étude devrait permettre, à partir des nombreux cas particuliers (Académies, Sociétés savantes), d'écrire une autre histoire de l'Europe, qui autorise à dépasser les cadres nationaux. Ainsi, au XVIII^e siècle, en France, l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres est-elle un lieu de réception et de diffusion des savoirs étrangers sur l'Antiquité; les recherches des mauristes ne sont pas confinées aux cercles parisiens et la somme de Bernard de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée et représentée en figures* (Paris, 15 vol., 1719-1724), est très rapidement traduite en anglais et en allemand. Au XIX^e siècle, les connaissances circulent toujours, et d'autant plus activement que la diffusion a lieu sur fond de querelle où chacun rend coup pour coup, en créant de grands instituts à l'étranger, en mettant sur pied de vastes dictionnaires qui deviennent des institutions, des références; le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Daremberg, Saglio et Pottier serait-il une réponse différée à la *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft* entreprise sous la direction de A.F. Pauly en 1837, reprise sous la direction de G. Wissowa, en 1894, et continuée depuis cette date?

Quant aux programmes d'éducation de l'Europe moderne et contemporaine – autre voie royale de transmission de l'héritage antique –, quelle place ont-ils accordée à l'Antiquité? Quelles furent les variations dans les contenus, en fonction du rôle accordé à la Grèce et à Rome? Selon quels découpages lisait-on les œuvres? Dans quelles éditions et quelles traductions? Quels étaient les instruments de travail disponibles? Si l'on met à part les premières expériences de la pédagogie humaniste, au XV^e siècle, il n'est, en effet, que peu de points communs entre les diverses formes d'enseignement que connut l'Europe. Les collèges du XVI^e siècle proposent à un tout petit nombre d'élèves, humanistes choisis et convaincus, l'enseignement conjoint du grec, du latin et de l'hébreu, comme à Louvain, en 1518, à l'initiative d'Érasme, à Oxford (1520), à Paris (1530); de même, les premiers collèges luthériens avaient vocation à être «trilingues». Les Jésuites et les Jansénistes font du latin l'assise principale de leurs collèges, les premiers développant un apprentissage plus grammatical, les seconds plus littéraires. Dans son *Traité des études* (1726-1728), Charles Rollin voudrait, dans la tradition janséniste, redonner une place au grec et souhaite ardemment que l'histoire ancienne soit enseignée. Dans son plan pour une nouvelle université (1776), Diderot, bien que lui-même bon helléniste, laisse néanmoins l'Antiquité en marge.

Ces quelques repères suggèrent que l'étude de la présence de l'Antiquité dans les structures éducatives et dans les différents lieux de sociabilité savante permet d'utiliser les ressources méthodologiques de l'histoire institutionnelle et sociale, des études littéraires, de l'histoire des idées, qui prennent en compte les évolutions dans la longue durée.

2. «Interroger les sciences, leur histoire, leur étrange unité, leur dispersion et leurs ruptures»: *Archéologie des savoirs*

La section intitulée «Archéologie des savoirs» étudiera les processus par lesquels nos sciences et nos connaissances se sont façonnées dans un rapport, tour à tour revendiqué, biaisé ou passé sous silence, avec les corpus et les domaines élaborés par les Anciens, qu'il s'agisse de géographie, de médecine, d'ecdotique, d'épigraphie, de numismatique, de théorie politique, d'histoire des collections, d'*Altertumswissenschaft*. Comment les savoirs sur l'Antiquité se sont-ils construits? Quelles mutations ont marqué nos rapports à ces connaissances? Selon quelles stratifications épistémologiques l'Antiquité s'inscrit-elle dans la modernité? En resserrant le projet que décrit Michel Foucault dans *L'archéologie du savoir*, notre intention est d'«interroger les sciences [de l'Antiquité], leur histoire, leur étrange unité, leur dispersion, leurs ruptures».

Le développement de l'histoire de l'Antiquité, à partir du XV^e siècle, accompagne le mouvement de la «Librairie» et de la production littéraire. À cet égard, la notion de «genre» est certainement peu pertinente, et, pour analyser les différents types de discours où interviennent les Anciens, il serait plus exact de prendre

en compte les «situations de communication» qui suscitent le recours aux thèmes et aux références puisés dans l'Antiquité. Quelles formes littéraires, philosophiques souvent, ont véhiculé l'histoire grecque et romaine pour l'essentiel, mais aussi biblique? Quelles différences de contenu et de mise en texte peut-on relever entre les «Mémoires», les «Rapports», les «Discours», les «Traités»? Quelle place prend l'Antiquité dans la multiplication des «Dictionnaires»? Dans le développement de la figure de l'historien et du philosophe, par exemple, quelles fonctions (argumentative, d'autorité...) sont prêtées à l'Antiquité?

Dans ce contexte, il faut insister sur l'articulation entre les XVII^e et XVIII^e siècles, c'est-à-dire le moment où, dans tous les pays d'Europe, et particulièrement en France, le latin perd son statut de langue internationale de l'érudition. En quoi les modes de diffusion des connaissances sur l'Antiquité affectent-ils l'articulation des savoirs? Il semble, en effet, que ce soit à ce moment que s'amorce le grand passage de la «République des Lettres» à l'*Altertumswissenschaft* du siècle suivant. Le recul du latin signifie aussi la promotion progressive des langues nationales, si bien que l'étude de la circulation du savoir classique joue un rôle dans la construction des identités nationales, phénomène qui, en retour, touche le contenu du savoir ainsi constitué. En sont des preuves, parmi d'autres, les débats sur *La Germanie* de Tacite jusque dans les cercles les plus proches de Bismarck, les recherches sur les Gaulois et sur la Guerre des Gaules promues par Napoléon III, la place que prend la romanité dans l'Italie unitaire.

Dès lors que la circulation du savoir humaniste repose de plus en plus sur les traductions – le phénomène n'est nullement en contradiction avec le développement de l'érudition philologique dans l'édition des textes grecs et latins –, la plus grande attention doit être portée aux introductions, notes, annexes et «discours» qui les accompagnent. L'appropriation de la culture antique passe désormais, pour un public de plus en plus large, par ces formes d'adaptation que sont les traductions et qui font souvent débat; ainsi de toutes les «belles infidèles» dans la production de Nicolas Perrot d'Ablancourt, des discussions suscitées par la traduction d'Homère due à Anne Dacier, des échanges entre Voltaire et Larcher (1777) à propos de celle d'Hérodote (qui paraît en 1786).

C'est encore au tournant du XVII^e et du début du XVIII^e siècle qu'apparaît une spécialisation progressive dans la maîtrise des savoirs sur l'Antiquité. Pour l'étudier, une histoire comparée à l'échelle européenne prend tout son sens. L'Université de Berlin est fondée en 1810 pour participer à l'œuvre de redressement contre l'envahisseur napoléonien. Les spécialistes de la Grèce et de Rome y jouent un rôle essentiel, Niebuhr et Wolf en particulier. La «Science de l'Antiquité» devient le fleuron de l'Université prussienne dans une Europe où se construisent les États-nations. L'érudition «antiquaire» n'est nullement abandonnée (c'est à ce moment que sont mis en chantier les grands corpus documentaires: inscriptions, monnaies, textes...), mais elle est intégrée à un projet intellectuel et politique inspiré de l'*Aufklärung* et répondant à l'urgence du présent, d'un présent où les problèmes ont

des résonances internationales. Le rapport à l'Antiquité et la construction des connaissances sur lesquelles il se fonde ne sont jamais détachés des problèmes les plus brûlants de l'heure. Dans ce registre, l'analyse des contacts et des confrontations entre savants, tels qu'ils sont reflétés dans les archives et dans les correspondances, souvent encore inédites, paraît particulièrement prometteur.

«L'Antiquité est-elle moderne ?», se demandait un colloque organisé en 1990. Elle l'a en fait toujours été, ce qui ne signifie nullement réaffirmer paresseusement l'universalité ou la pérennité du «message» ou de l'«humanisme» antique, mais bien plutôt examiner les modalités et les conditions des multiples recours analogiques au paradigme culturel antique, ainsi qu'analyser les processus de construction des savoirs sur les civilisations anciennes.

3. «L'époque hellénistique (*Hellenismus*) est l'époque moderne de l'Antiquité»: *Historiographie et identités culturelles*

La troisième rubrique prendra en considération l'apport de l'Antiquité à la formation des cultures et de leurs frontières, à travers le discours historiographique, depuis l'Antiquité, sans privilégier les guerres et les révolutions au détriment de la trame du quotidien. Le but visé est de dégager l'émergence de consciences historiques, dans le croisement entre l'héritage ancien et les sollicitations de l'histoire présente.

Même si l'historien doit en permanence se garder de l'anachronisme et tenter de «se faire l'âme antique», selon l'expression de Tite-Live (*nescio quo modo fit animus antiquus*)², pour comprendre de l'intérieur les temps anciens, il ne doit pas moins se garder de l'illusion qu'il pourrait penser comme Alexandre ou Cicéron, dans l'intention de restituer les mobiles de leur action politique, ou comme Pindare et Horace, pour pénétrer les arcanes de la création poétique. La mémoire de l'Antiquité restera intelligible seulement si nous admettons que le rapport aux civilisations anciennes fait partie intégrante de notre monde et est donc, comme tel, soumis au changement, en raison de l'évolution des connaissances, et au renouvellement des enjeux. Il n'existe pas une, mais des «mémoires» de l'Antiquité.

Ainsi pour Winckelmann comme pour le jeune Hegel des années 1788-1800, l'indépassable et l'absolu se trouvent dans l'imitation des Grecs anciens ramenés à peu près aux seuls Athéniens: «Chercher ses sources, écrit Winckelmann, cela signifie faire le voyage d'Athènes (*nach Athen reisen*)»³. Presque dans le même temps, les Révolutionnaires se tournent davantage vers Rome et vers Sparte, pays fertiles en législateurs et en modèles d'héroïsme. Dans les deux cas, les Anciens sont à la fois une

² Tite-Live, *Histoire romaine* XLIII, 13, 2.

³ Johann Joachim WINCKELMANN, *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malerei und Bildhauer Kunst*, Dresde, 1755 ; trad. fr. L. Mis: *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, Paris, Aubier-Montaigne, 1954, p. 94-95 (modifiée pour ce passage).

origine, qui permet de trouver un commencement à une nouvelle histoire et de se doter d'une mémoire, une source, où se renouvellent les valeurs et les modes d'action, et une référence, dont l'efficacité n'est jamais démentie. Si l'on s'en tient à ces trois approches méthodologiques, on constate avec plus de clarté que les pays qui bordent la Méditerranée n'ont pas tous et pas toujours entretenu le même genre de rapport avec l'Antiquité. Cela tient, par exemple, au fait que le «voyage d'Athènes» est devenu plus largement, sur les plans géographique et conceptuel, le «voyage en Orient», au cours de la première moitié du XIX^e siècle; Lamartine consacre l'expression en 1835 avec ses *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient*. L'Antiquité classique est alors confrontée, sinon comparée, à d'autres «Antiquités» qui ont, elles aussi, façonné des héritages différents: Constantinople, le rivage anatolien, l'Égypte, la Syrie-Palestine. Par la suite, les explorateurs, les politiques, les archéologues et les historiens – ce sont parfois les mêmes individus – ont encore mis au jour des «Antiquités» plus méconnues, en Afrique du Nord, dans les Balkans, en Espagne.

La permanence et la diversité des rapports avec l'Antiquité suggèrent qu'entre les Anciens et les Modernes est postulée une relation de nature analogique. Cette similitude est dirigée, le plus souvent, du passé en direction du présent. C'est du passé vers le présent que circulent, dans le discours des hommes de 1789, les références à l'Antiquité; Mirabeau est un «nouveau Solon»; la France doit se débarrasser de ses «Tarquins». Pour les philhellènes du début du XIX^e siècle, les bandits des montagnes mènent une guerre de libération dont l'ancêtre et le modèle sont les guerres médiques. Il arrive aussi, plus rarement, mais de façon plus féconde sur les plans historique et heuristique, que la démarche analogique consiste à partir du présent pour aller vers le passé. Ainsi Droysen, confronté, comme ses contemporains, à la question obsédante de la formation d'un grand État-nation allemand autour de la Prusse, utilise-t-il ce problème pour proposer une nouvelle histoire et une nouvelle interprétation des conquêtes d'Alexandre et de toute l'époque qui s'ensuit: «l'époque hellénistique (*Hellenismus*) est l'époque moderne de l'Antiquité», écrit-il en 1843; mais, dans le même temps, il montre, au bénéfice du présent cette fois, que l'unification d'un grand État doit reposer sur des fondements culturels.

Le projet est donc bien d'étudier des lieux, des hommes et des représentations, dans le dessein de contribuer à une histoire culturelle de l'Occident et de la Méditerranée par l'analyse des «mémoires» de l'Antiquité diversement entretenues et construites.

Que l'Antiquité soit pourvoyeuse de mythes d'origine (on le voit avec les Gaulois, les Daces, les Illyriens...), qu'elle soit référence analogique pour le présent, ou encore objet d'utilisations politiques (la liste n'est pas close), s'interroger sur la manière d'écrire l'histoire de ces enjeux, l'histoire de ces procédures d'appropriation, d'identification, de détournement conduit à reconnaître la pluralité des formes de savoir et d'écriture historiques qui en rendent compte. Dans la distance qu'instaure l'analyse, loin de toute visée commémorative, ou de toute idée de perte, voire de

paradis perdu, c'est bien un autre rapport que nous avons l'ambition de construire et de reconstruire par le biais d'une approche historique pluridisciplinaire.

De cette activité en marche rendront également compte les trois autres rubriques d'*Anabases*, qui ont pour fin de mettre à la disposition des lecteurs et des chercheurs un ensemble d'interventions reflétant les débats en cours (4. Actualités et débats), des outils et des projets souvent dispersés (5. L'Atelier de l'histoire: chantiers historiographiques), des travaux récemment publiés (6. Comptes rendus et notes de lecture).

Par là, notre ambition n'est certes pas «d'édifier une bibliothèque qui n'a pas d'autres limites que le globe terrestre lui-même», ainsi qu'Érasme en fait l'éloge à son hôte, Alde Manuce, dans les *Adages*, en 1508. Le rêve d'universalité a vécu. Du moins, comme le grand éditeur et imprimeur vénitien, nous efforcerons-nous de demeurer «infatigable à la tâche» !

Pascal PAYEN

Université de Toulouse-Le Mirail
U.F.R. d'Histoire, Arts et Archéologie
5, allées Antonio Machado
F-31058 Toulouse Cedex 9
payen@univ-tlse2.fr